

LISA BIEDLINGMAIER

- INTERVIEW -



Résumons d'abord brièvement ton parcours de vie. Pour commencer tu es née en Russie, tu as grandi en Géorgie, tu as ensuite emménagé avec tes parents à Stuttgart en Allemagne. Tu as étudié à l'Académie des arts à Stuttgart et fait de nombreuses expositions, notamment à Stuttgart mais aussi à Zurich, Freiburg, au musée national de Géorgie, aux Musées de Bat Yam en Israël ; tu es donc une artiste accomplie. En ce moment tu participes à un programme de résidence au CEAAC à Strasbourg. Peux-tu nous expliquer comment cela s'est passé ? Et peut-être comment es-tu devenue l'artiste que tu es à présent ?

D'accord. Alors, dans un premier temps j'ai étudié à Stuttgart pour devenir professeure, mais je me suis rapidement rendue compte que je voulais devenir une artiste indépendante. À cette époque, la photographie m'intéressait énormément et c'est pour cela que je suis ensuite restée à Zurich pendant plus de deux ans. Loin de la Géorgie depuis seize ans, j'ai décidé d'y retourner et d'y nourrir mon projet photo. Les dix années qui ont suivi, je les ai passées à visiter la Géorgie, à prendre des photos, à travailler sur mes projets photo, vidéo et d'installations⁽¹⁾.

J'avais alors trois approches différentes

sur ce pays. Tout d'abord, c'était le pays de mon enfance, et tout était si familier ! Puis, il s'agissait du pays de mes ancêtres qui y ont migré depuis l'Allemagne, en 1817, et qui se sont installés dans les villages allemands. Enfin et surtout, je visitais la Géorgie comme ancienne République de l'Union soviétique. Après toutes ces années, la Géorgie, qui n'était désormais plus une faction du monde soviétique, avait énormément changé ! Ce fut très intéressant pour moi de visiter l'endroit où vivent mes amis et de me rendre compte que je ne parlais pas la langue nationale, mais une langue qui était celle des oppresseurs de d'antan... Ainsi, mon regard sur ce pays s'est renouvelé et cela m'a passionné pendant de nombreuses années.

⁽¹⁾ - *Ninka's Institute for Democracy* (2009)
<https://www.youtube.com/watch?v=DDFiMF06gbM>

Tes parents vivent aussi en Géorgie ?

Non, nous nous sommes installés à Stuttgart quand j'avais treize ans, c'était en 1988, un an après la chute du mur et qu'il était désormais plus simple de quitter le monde soviétique. J'étais donc une enfant, enfin je veux dire une adolescente (*rires*). Cette époque de ma vie est précieuse à mes yeux car elle constitue une partie de mon identité. C'est aussi pour cela que j'ai commencé plus tard à réaliser des entretiens avec mes grands-parents pour mieux comprendre l'histoire de ma famille, ces colons allemands qui allaient à la conquête d'une vie meilleure et d'une liberté de culte, une vie qui sembla s'arranger pour eux pendant près d'un siècle.

Cependant, du temps de la génération de mes grands-parents, la vie était très rude pour les Allemands qui vivaient en Géorgie et en Russie. Tout d'abord, ils ont été spoliés après la révolution russe et, plus tard, durant la Seconde guerre mondiale, ils ont été déportés de la Géorgie à la Sibérie dans des camps de

travail. C'était une terrible époque. Après la guerre, ils n'ont pas pu retourner chez eux en Géorgie et c'est aussi la raison pour laquelle je suis née en Russie. J'ai réalisé une vidéo qui s'appelle « *Reve ta Stogne, 2013* »⁽²⁾ qui raconte l'expérience de ma grand-mère dans ces camps de travail. Je pense que j'avais vraiment besoin de connaître cette tranche de leurs vies, j'avais besoin d'en savoir plus sur mon histoire, sur l'histoire de mes ancêtres, pour mieux appréhender l'endroit d'où je viens. Ce n'est pas encore fini, en revanche ; je veux dire par là que je m'y intéresse d'une autre manière aujourd'hui.

Tu signifies par là d'une façon plus mature ?

Ce n'est pas une question de maturité, je dirais plutôt que c'est comme si j'avais clos un chapitre sur moi-même et que j'en avais ouvert un autre.

Enfin, comment as-tu connu le CEAAC ? As-tu proposé ta candidature pour la résidence ?

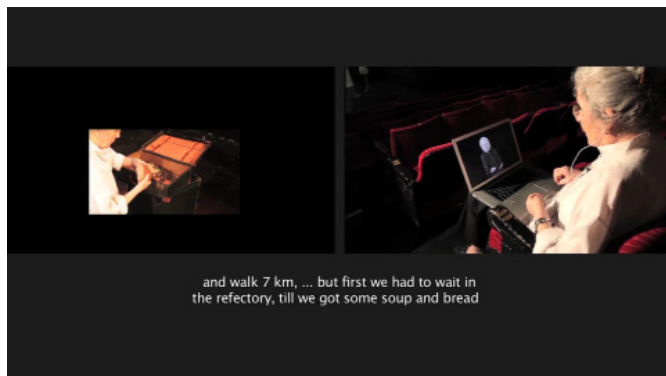
À vrai dire, on ne peut postuler pour une résidence du côté allemand, ce programme de résidences croisées ne donne pas lieu à un appel à candidatures. Je pense d'ailleurs que si on avait la possibilité de postuler, plus de personnes le sauraient ; en l'occurrence, dans ce cas, c'est Eva Froitzheim (conservatrice

du musée Kunstmuseum de Bâle) qui sélectionne et recommande des artistes. Elle m'a appelé pour me demander si j'étais intéressée par une résidence ; mais je n'avais jamais entendu parler du CEAAC avant. En vérité, les programmes de résidence m'intéressent beaucoup. J'ai déjà passé six mois à New-York, six mois à Paris, je travaille entre Zurich et Stuttgart ; j'essaie donc de me déplacer un peu partout. C'est enrichissant de bien différentes façons.

Ces cinq dernières années j'étais très impliquée au Kunstverein Wagenhalle (*un espace dédié notamment à des ateliers d'artistes*) à Stuttgart où j'ai assuré le commissariat d'exposition⁽³⁾. Étant donné que je travaille entre Stuttgart et Zurich, j'ai pu avoir un œil sur les deux scènes artistiques. J'apprécie inviter des artistes suisses à Stuttgart car, malgré la proximité des deux villes (trois heures de train), les scènes artistiques communiquent très peu entre elles.

De ce fait, apprécies-tu ton séjour à Strasbourg ?

Oui, beaucoup. En vérité je suis plutôt surprise. Je ne me l'explique pas, mais je pense que Strasbourg est une petite ville et c'est pourquoi on n'en attend pas autant. Mais on se rend vite compte qu'à côté de la vieille ville, il y a aussi beaucoup d'autres univers à découvrir. Il y a tellement d'opportunités ici



capture d'écran de la vidéo *Reve ta Stogne, 2013*

(2) - *Reve ta Stogne, 2013*
<https://vimeo.com/73560440>

(3) - *Curatorial praxis*
<https://www.lisabiedlingmaier.net/kv-wagenhalle/>
and <https://www.lisabiedlingmaier.net/peekaboo/>

; et parce que c'est petit, les gens sont réellement engagés et soudés, alors que dans une grande ville il y a beaucoup de scènes artistiques différentes qui ne communiquent pas entre elles, comme celles de Zurich par exemple.

Ta résidence de trois mois a donc commencé fin janvier dernier et tu repartiras dans quelques jours. L'année prochaine tu feras une exposition ici. Passons peut-être à ta démarche artistique ?

La seule chose réellement constante dans mon travail, c'est que chaque œuvre est différente des précédentes. Il me semble que la vie va de l'avant et il y a tellement de sujets à découvrir et dans lesquels se plonger ; et l'art est ce qui me permet d'y réfléchir. C'est important pour moi de m'interroger sur mon point de vue dans telle ou telle posture ou situation. C'est cela qui rend pour moi l'art passionnant : se confronter à des difficultés de différentes manières. De nos jours notamment, nous sommes continuellement submergés par un flux d'informations. On pourrait simplement rester là à les absorber, mais l'art offre à mon sens la possibilité de creuser un sujet et de choisir ce qui a réellement de la valeur à nos yeux.

Penses-tu que ton travail fasse écho aux enjeux sociaux et politiques, comme ce qu'en disent les critiques d'art ?

En fait, il est très important à mon sens d'avoir

un esprit critique, d'abord envers moi-même, ensuite envers mon entourage, mes idées politiques et ainsi de suite. Je pense, par exemple, qu'être sans cesse orienté par son opinion politique pose problème. C'est pourquoi, d'une certaine manière, cette dimension critique est toujours présente dans mon travail, parfois directement, parfois indirectement. Comme je l'ai mentionné précédemment, je ne traite pas un seul et unique thème, ma pratique artistique me permet de puiser au fond d'un sujet et à partir de là d'en développer un aspect spécifique. De ce fait, je peux préciser les aspects sociaux et politiques dans mon travail. C'est comme être un bon citoyen - peu importe à quel point cela sonne étrange - car prendre du recul est, me semble-t-il, un bon moyen d'analyser ce qu'il se passe autour de soi. Un artiste a cette faculté. Nombreuses sont les personnes impliquées dans des situations et des circonstances liées à leur travail, leurs enfants, leurs familles ou peu importe, qui ne leur permettent pas d'être libres d'agir indépendamment et de se confronter à leurs problèmes. Même s'ils ont la possibilité d'analyser ces situations, ils n'ont pas une réelle liberté de choix. Vous voyez ce que je veux dire ?

un sens ton travail te libère de ces situations ? Te permet-il à la fois t'exprimer et te critiquer ?

Pas vraiment ; mais au cœur de mon travail, bien sûr ! Je pense que je peux parler librement des choses parce que j'ai ce recul



*(body building)
cordes, tendeurs, tissu, porte manteau, tube néon
/2018*

*Vue de l'installation à AKKU, Stuttgart
/2018 avec impression numérique 90x135cm*



en tant qu'artiste. Mais malheureusement, nous en sommes aussi les acteurs. Toutes ces structures dans lesquelles nous sommes enfermés constituent la société dans laquelle nous vivons. Cette réalité nous est imposée et, d'une part, elle crée un sentiment de sécurité, d'autre part, nous n'avons pas un libre choix sur ce que nous désirons et sur ce dont nous avons besoin... c'est un choix limité par ces structures qui nous sont imposés. Ces sujets m'intéressent énormément,

notamment ces dernières années avec la découverte du livre de Silvia Federici, *Caliban and the Witch : Women, the Body and Primitive Accumulation* (2014). D'un côté il s'agit de l'histoire du développement du capitalisme, d'un autre il s'agit du rejet des femmes à travers la chasse aux sorcières. L'auteure analyse, par exemple, le moment où l'église a commencé à persécuter les sorcières puis, vers la fin du Moyen-Âge, le moment où l'État a poursuivi cette pratique dans le but de diviser, de contrôler et d'exploiter les peuples. Son point de vue est très intéressant car elle met en lumière le fait que le système capitaliste ne s'est pas développé dans une logique de continuité à partir des régimes féodaux mais s'est imposé au cours des siècles dans la violence; et les femmes éprouvent toujours ses conséquences aujourd'hui. Beaucoup de choses nous semblent naturelles tandis qu'elles ne le sont pas. Ce devrait être le livre de référence pour tous.

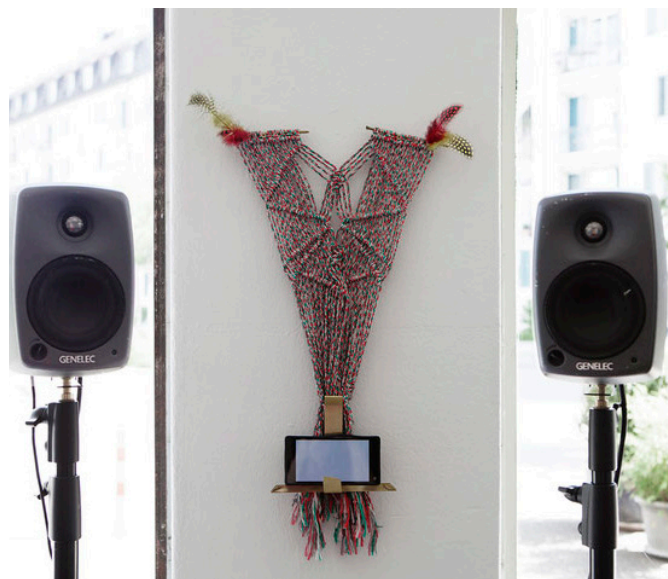
Federici inclut également des philosophes et des historiens et c'est ce qui rend son travail passionnant. Il est également question de la manière dont le capitalisme manipule les gens. En fait, pour créer un capital il est impossible de payer tout le monde de manière égalitaire. Le capital peut seulement se développer parce qu'un certain nombre de personnes ne sont pas payées : il faut une sorte de déséquilibre équilibré. Dans mes travaux récents, je commence à considérer le corps de l'homme au milieu de toutes ces idées. En dépit de tout, chaque être humain a un corps physique, palpable, et chacun doit le supporter. C'est

pourquoi le corps est un réel enjeu quand on pense au capitalisme.

En effet, dans tes derniers travaux il semble que le corps ait une place importante. Notre question est alors de savoir quelle est ta démarche par rapport à cela ? Je veux dire, en parlant du « corps social », selon toi, où est la place du corps humain face à tous ces écrans et ces nouvelles technologies ?

Il s'agit pour moi de différents types de corps. Le point de départ s'articule autour de la question : comment le corps humain existe au sein de la société ? Dans son livre *Testo Junkie : Sex, Drugs and Biopolitics in the Pharmapornographic era* (2008), Paul Preciado explique que nous vivons dans une « ère pharma-pornographique ». Tout d'abord, il pense que la pornographie sur internet a un tel impact financier sur le marché qu'il est forcé d'avoir une influence sur nos vies quotidiennes. Le principe de la pornographie est d'être satisfait très rapidement sans avoir besoin de produire quelque chose. Un produit se vend et se revend sans cesse.

Ensuite, il y a le « *pharma* », c'est-à-dire le fait d'avoir accès à des médicaments, à des pilules pour n'importe quel état de santé de manière tout à fait abordable. Tout ce qui se rapporte aux antidépresseurs et aux cachets contre la douleur est un énorme problème en ce moment car nombreuses sont les personnes dépendantes. Aux États-Unis, le président Trump a sonné l'alarme à ce sujet étant donné le nombre impressionnant de personnes con-



The Owl Stream
macramé, plumes, téléphone portable, enceintes, 2017
Vue de l'installation au Corner College, Zurich

.....
.....

cernées. Ce fondement théorique et l'un des points de départ de mes plus récents travaux ; et je tente de créer quelques-uns de ces corps en utilisant la technique du macramé. (...)



Giant Humming Pebble Stones
installation audio ; feutre, enceintes
/2018

Quand tu parles de la thématique du corps, penses-tu aussi à la dimension symbolique ?

Évidemment, et il y a un certain nombre de philosophes qui ont exploré cette dimension, notamment Richard Shusterman qui s'intéresse à ce qu'il appelle la soma esthétique (*Body consciousness*, 2008). Son approche du « soma » ne se borne pas au corps physique mais inclut aussi tous nos besoins, nos émotions, nos attentes et ainsi de suite. Il ajoute que dans la philosophie occidentale le corps a toujours été considéré comme malade et l'attention était davantage portée sur l'esprit et l'âme comme lieux de naissance des idées. Mais il est évident que le corps est l'instrument fondamental à tout ce qui s'en suit et il a de ce fait une influence sur l'esprit et cela, on l'apprend de la philosophie orientale. Ainsi, notre état d'esprit, la façon dont on pense et celle dont on réagit dépendent de la façon dont on se sent dans notre corps. Je pense que cela est très intéressant. Dans mon récent travail que j'ai appelé « *Giant humming pebble stones* » (2018) j'explore l'influence du son sur notre corps.

Ces pierres sont en feutre et à l'intérieur on peut entendre un fredonnement. J'avais découvert sur Youtube le docteur Levi qui soigne les soldats américains souffrant de troubles liés au stress post-traumatique à leur retour d'Afghanistan. Il les encourage à se relaxer grâce au fredonnement et cela semble les aider. Mon intérêt pour le «soma» s'est encore renforcé ces dernières années lorsque j'ai suivi une formation de professeur



"Feinstaub"
performance au Kunstraum Niederösterreich,
Vienne, 2016

de Kundalini Yoga autour de la méditation au gong. Depuis peu je me suis mise à faire des performances autour du gong. Le son blanc qui est produit en jouant très fort sur cet instrument contient toutes les fréquences. On dit que ce son blanc a un effet direct sur le corps et l'état d'esprit. La vibration du son délie les tensions physiques et les soucis.

Il semble que ces dernières années, la dimension musicale ait envahi ta pratique artistique, notamment avec le groupe de ton conjoint, Moritz Finkbeiner : Feinstaub. Comment cela est-il arrivé ? Et pourquoi ?

Je pense que la dimension sonore a toujours eu sa place quelque part dans mon travail, de différentes manières. L'origine de mon intérêt se trouve dans mon étude plus précise du corps humain, mais il est évident que j'ai été



influencée par mon entourage. Mon mari est musicien, il organise des concerts et je suis ainsi souvent amenée à rencontrer beaucoup d'artistes. Pourtant, même dans ma première série de photographies, qui traitait de la Géorgie, j'ai demandé à mon mari de faire une bande-son. Il a compilé vingt et un morceaux très courts et à l'intérieur de l'installation, les visiteurs pouvaient s'asseoir et écouter la musique. Mon idée était de déconstruire ; il y avait des photos accrochées au mur, de la musique dans le placard et le récit des histoires répandues dans la pièce. Mais ce n'était pas un seul bloc : c'était un puzzle qu'on doit assembler soi-même.

Par conséquent, même en photographie j'utilisais de la musique. Plus tard, j'ai monté des projets vidéo en continuant à y mettre du son. C'est une dimension additionnelle qui supporte l'intention que je mets dans mon travail. Le son crée une connexion entre le destinataire et l'œuvre, il atteint le corps et le cœur du spectateur. Oui... c'est intéressant comment la musique a pris une place de plus en plus importante dans mon travail !

En plus, tu jongles avec divers médias comme la photographie, la vidéo, et...

Oui mais parfois j'ai vraiment l'impression de me compliquer la vie. Lorsqu'une idée me vient, je dois d'abord découvrir par quel média l'exprimer et trouver comment l'utiliser à mon gré. Un jour, par exemple, j'ai décidé d'animer un personnage et je me suis retrouvée, pour la première fois de ma vie, à tenter de m'en

sortir avec des effets spéciaux.

Ce que je veux dire, c'est que je suis habituée à la pratique de la photographie et de la vidéo, mais il y a toujours une nouvelle technique dans mon travail. Je ne devrais pas me plaindre, c'est toujours aussi très excitant d'essayer

quelque chose de nouveau, c'est un défi que je me fixe. Je ne veux pas me restreindre par les médias que j'utilise. J'ai d'abord une idée, puis je considère quel média serait adéquat pour l'exprimer.



Cyanotopie

panneaux, tissus décoloré, cyanotype / 2016

Vue de l'installation dans l'exposition de groupe „Older than Jesus” à la Palermo Gallery, Stuttgart, 2016

En parlant de la place du corps dans ton travail, as-tu déjà fait des performances avec ton propre corps ?

Pas de manière aussi concrète. Un jour j'ai fait une présentation et j'avais une sorte de jupe en métal où étaient accrochés des spots de lumière ; c'était l'interprétation littérale de l'expression « être sous le feu des projecteurs », avec toute l'attention portée sur moi. Quand je marchais j'avais toujours ces lumières pointées sur moi.

Mais ce n'était pas réellement une performance. Je ne sais pas encore si j'en ferai, bien que ce soit intéressant et que j'y pense sans cesse ; mais peut-être pourrais-je écrire quelque chose pour quelqu'un d'autre et je l'inviterais à se mettre en scène. De plus, je considère le corps comme une idée conceptuelle plus que comme le corps que je possède et que je montrerais sur scène. Je ne me sentirais pas non plus à l'aise avec l'idée de m'exhiber. Je vois, à vrai dire, beaucoup de performances et je pense que c'est quelque chose qui porte beaucoup à la controverse. La difficulté réside à mon sens dans la dimension symbolique immédiate. Les performances sont sans doute ce qu'il y a de plus dur dans la pratique artistique. Mais, qui sait ? (*rires*). Peut-être qu'un jour cela arrivera.

Dans la récente exposition de groupe *Ektoplastik*, j'ai fait une performance à partir de ventouses qui jouait sur le fait de montrer le corps et de le cacher en même temps. Si on met la ventouse sur sa peau, on obtient une sorte de sculpture ; elle matérialise son action

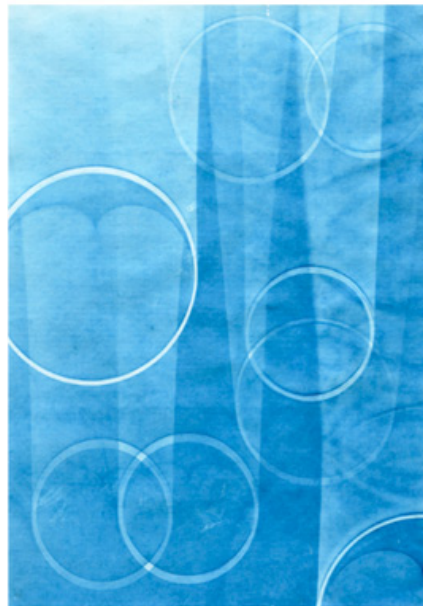
sur notre peau.

Connaissez-vous les *One Minute Sculptures* (1997-98) d'Erwin Wurm ? Le principe est de recevoir une instruction qui dit quelque chose comme « Prends un crayon et pointe-le sur le mur pendant une minute » ; alors on devient soi-même une sculpture pendant une minute. L'idée était d'inclure le spectateur dans la performance. Il s'agit d'élargir la notion de sculpture. Quand s'agit-il d'une sculpture ? A quelle condition peut-on parler de sculpture ? Doit-elle demeurer une certaine d'années ou peut-elle durer une minute ? Est-ce encore une sculpture si l'on utilise son propre corps ? Le point réellement important est de toujours essayer d'aller au-delà des définitions et des règles !

C'est quelque chose qui te motive, cela, briser les règles ?

Je pense en effet que j'ai quelque chose de rebelle dans mon travail. Quand j'ai commencé à étudier l'art je pensais qu'il fallait trouver des idées nouvelles, uniques ; mais cela, c'était juste au début. L'art, selon moi, c'est la vie, et il s'agit moins d'avoir de nouvelles idées que d'avoir de nouvelles perspectives, de nouvelles approches.

Il est évident que cela est toujours relatif ; si je décide de refaire mon installation avec des ventouses dans un autre contexte, alors il n'y a rien de nouveau là-dedans. Tandis que si je la refais au cœur d'un nouveau thème, comme par exemple rediscuter le terme de



vue détaillé, cyanotype

.....
.....
Objects of Desire

c-prints, painter fleece, varnish, 2016



plastique et de sculpture, alors cela devient intéressant. L'endroit où est montré mon travail est important pour moi.

J'ai par exemple fait une exposition dans un ancien magasin d'instruments de musique et, quelque part, j'étais émue que la coupure entre une réalité et une autre soit si extrême. Je veux dire par là qu'il s'agit aujourd'hui d'un magasin d'instruments de musique et que demain, ce sera une salle d'exposition. La connexion entre le passé, le présent et le futur d'un espace ou d'une situation est ainsi très inspirante. Quand on commence à considérer ces situations, on tente de trouver un moyen de les exprimer.

Dans le cas présent, j'avais trouvé des panneaux recouverts de tissus qui avaient été utilisés dans la vitrine pour présenter les produits. Pendant plus de dix ans, le soleil a dessiné sur ces tissus en les décolorant. Le point important, c'est que je ne les ai pas faits moi-même, c'est le temps qui les a faits, à la manière d'un ready made! J'ai alors décidé d'inviter une décoratrice d'intérieur et je lui ai demandé de placer ces pièces dans l'espace. Elle a utilisé les cadres de fenêtres comme angles de vue et le lien avec l'architecture de la salle était alors flagrant. C'est alors que j'ai eu l'idée d'utiliser des cyanotypes : c'est un procédé d'impression de photos qui produit un tirage bleu-cyan à travers l'exposition du soleil.

Il en allait de même pour les panneaux. Je suis allée en magasin en acheter, mais en arrivant la vendeuse m'a montré des échantillons et je lui ai demandé si je pouvais les utiliser dans mon exposition (*rires*). Encore une fois, c'était une sorte de ready-made ; je les ai pris et les ai placés sur les panneaux. C'est en vérité le côté amusant du métier d'artiste : être réellement surprise par ce qui se développe de son propre chef. En tant qu'artiste, j'initie l'idée originelle puis le reste se fait tout seul.

Que dirais-tu pour conclure ?

Quand je pense à Strasbourg, j'espère que cela ne sera pas mon dernier échange. Je dis cela car je suis en même temps conservatrice au Kunstverein Wagenhalle de Stuttgart et j'espère pouvoir proposer d'autres rencontres ou échanges avec des personnes de Strasbourg. En fait, de nombreux musiciens strasbourgeois ont déjà joué à Stuttgart, mais j'espère que la même dynamique s'installera pour ce qui concerne l'art contemporain, que nous pourrons faire plus d'échanges. Bref, nous verrons !

*Propos recueillis par Alexia Husser
et Frédérique Ratsimiseta
Avec la participation de Caroline Deloire*